

An abstract artwork featuring a dense, intricate pattern of black, blue, and gold. The composition is dominated by thick, expressive black brushstrokes that create a complex, web-like structure. Interspersed within these black lines are irregular, organic shapes in a vibrant blue and a shimmering gold. The background is a textured, mottled mix of these colors, giving the overall effect a sense of depth and movement. The style is reminiscent of mid-20th-century abstract expressionism.

Chelkoff

Rencontre/Découverte

Il est des rencontres qui sont des découvertes. Le hasard qui soudain rapproche des lieux dans l'espace, des moments dans le temps, acquiert alors - après coup - la nécessité d'une loi, et comme la forme d'une providence. Ainsi, lorsqu'à l'horizon, jusqu'ici vide, se dessine la ligne étroite d'une île qui ne figurait pas sur les cartes usées. Ainsi lorsqu'un certain jour, apparut, sur un parcours où il était difficile de le prévoir, un continent de peinture nommé Alexandre Chelkoff, en dérive de la côte méditerranéenne qu'il hante de ses archipels vers un site ancien pour lui qui ne l'attendait plus ou pas encore. Tel est le temps étrange de la nouveauté qu'en déjouant les attentes, l'œuvre qui la porte "inaugure" un champ en rappelant des images oubliées.

Alexandre Chelkoff, ce nom nomme, dans le coin inférieur droit de l'espace privilégié du tableau, tout un monde de toiles, de cartons, de contreplaqués, de papiers de format divers qu'inépuisablement - semble-t-il - le peintre "explose" et dont le spectateur ne pourra jamais contempler qu'une petite partie. Qu'il s'approche, attiré par une tonalité générale bleue, ocre, brune, noire; qu'il fasse jouer la lumière en éclats frontaux, en balayages rasants, en médium enveloppant ou qu'il se déplace à droite, à gauche, de plus près encore, une extraordinaire richesse de matière colorée alors le fascinera, une matière en fusion à profusion, une offrande somptueuse, un don luxueux qui ne cessera plus d'animer en le bouleversant le regard qu'il posera sur l'espace peint d'Alexandre Chelkoff.

Ce bouleversement que j'aimerais dire catastrophique pour évoquer les grands séismes géologiques et cette sidération où j'aimerais qu'on lût dans le mot même, des éclats stellaires, tiennent, je crois, à la rigoureuse unité de composition et de couleur qui règle et maîtrise les puissantes énergies matérielles à l'ouvrage, spécifiquement, dans chaque tableau.

Je ne parle point ici seulement que de ces grandes œuvres où le jeu graphique d'une ligne en parcours dynamique - comme dirait Klee - dans l'espace du tableau accomplit la métamorphose du signe en figure en faisant accéder des fragments de surface colorée à la dignité de formes que l'œil se surprend à "associer librement". Je pense plutôt à celles, d'une grande noblesse, où ces parcours et ces métamorphoses, ces genèses lentement, dans un processus de mutation infiniment retardé se trouvent pris et saisis dans un "minéral" de peinture prodigieusement dense. Alors le tableau s'accomplit en une plaque de bronze archaïque, en une céramique vernissée dont la glace convoque toutes les magies des arts du feu, un feu qui anime encore secrètement de ses vibrations la matière colorée jusque dans les bleus et les noirs.

C'est alors que l'œil se fera ouvrier; regarder un tableau d'Alexandre Chelkoff, c'est aussi concevoir ou imaginer des procédés cachés, des techniques inouïes, des savoir-faire ésotériques, des rites, des magies, des obsessions d'artisan. Quel don précieux n'est-ce pas de la part d'un peintre de nous inciter, par le simple regard, à refaire son ouvrage par un travail mais gracieux, libre, sans sanction ni obligation de l'imagination: l'œil croira discerner dans les couches superposées de peinture, de densité et d'homogénéité différentes, des plans d'absorption, de mélanges ou plutôt, comme disent les physiciens de fusions à l'état solide et cela, dès le support; se pourrait-il, par exemple, que Chelkoff préférât le support de carton ou de papier à celui de toile parce-qu'il "boit" davantage et facilite matériellement les jeux indéfiniment variés des interférences et des turbulences? L'œil s'interrogera sur ces empâtements, ces giclures, ces tas de pigments qui - en séchant - trouvent, dans leur épaisseur même, la grâce délicate de coraux et de polypes, des nervures fragiles des plantes fossilisées,

voire des fronces et des irisations des tissus moirés. Il se demandera - sans pouvoir en décider - par quelle merveille de savoir-faire les traces sur la surface de tout un gestuel de l'artiste (comme on parle d'un rituel ou d'un cérémoniel) non seulement trament la composition de l'œuvre - sans circonscrire par délinéation des images reconnaissables - mais sont à la fois *sous* les grandes plages colorées et *sur* elles, prises dans la masse et jouant *sur* elle.

L'œil imaginera aussi - et peut-être n'aura-t-il pas tort - que les secrètes techniques d'Alexandre Chelkoff conjuguent, sur la même surface, la touche de la brosse, du pinceau ou du couteau, la giclure par stillation, en éclaboussures, gouttes ou écheveaux, du pigment coloré, la trace directe "instrumentalisée" du geste et l'*empreinte* qui est sans doute l'"être" de peinture le plus mystérieux. L'œil rêvera donc sur les empreintes de Chelkoff ou sur les effets d'empreintes qui, irrésistiblement, donnent à penser l'origine, la surface matrice, qui n'est présente sous le regard que par son reste, Et pourquoi ce reste attire-t-il ou effraie-t-il, l'un et l'autre à la fois, comme jamais ne le ferait l'original, sinon parce qu'il est son indice et non sa représentation ? Toute distance ici s'annule dans le contact et cependant jamais le sentiment de perte n'est à ce point insistant. Que dire des empreintes d'Alexandre Chelkoff lorsque la surface-support de certains de ses tableaux est elle-même tout entière une première empreinte renvoyant donc à une toile mère que nous ne verrons jamais à moins de penser que chaque toile d'une série est à la fois maternelle et indicielle. Mais reconnaitrons-nous un jour l'ancêtre dans le nouveau-né ? Il arrive parfois que des œuvres comme l'œuvre d'Alexandre Chelkoff incite la logique à se rêver en art et en artifice.

Inépuisable Chelkoff : il invite notre regard à parcourir non pas, comme dans le tableau-représentation, l'illusoire profondeur d'un espace, mais l'épaisseur substantielle d'une matérialité de peinture, à explorer le tableau pouce après pouce, à visiter un à un les sites de son travail local. Nous y ferons de surprenantes découvertes ; entre autres, celle-ci : une toile de Chelkoff ne pèse d'une telle densité que du temps qu'elle a concentré en elle. Ce sentiment, l'œil peut parfois l'avoir à suivre l'empilement des strates géologiques dans un paysage, le sentiment d'une histoire qui ne serait pas celle des hommes mais du monde. Nous reconnaitrons ce temps concentré dans l'épaisseur de l'œuvre de peinture, aux variations locales de la couverture pigmentaire, de son élasticité et de son séchage aux jeux des transparences et des opacités selon la lumière et selon l'âge du tableau. Qu'Alexandre Chelkoff soit le dieu de cette histoire presque immobile, je n'en suis pas certain, car c'est par cette histoire-là qu'imperceptiblement, mais sûrement la créature échappe à son créateur.

Louis MARIN



Technique mixte

65 × 50

1983